

20.01.2020

## **INTRODUCTION :**

[présentation de ses travaux passés et présents]

Le sous-titre du cours c'est "Espace, classe et mobilité sociale", les objectifs du cours sont différents de celui de E. Rambaud, le cours sera un espace de réflexion de la société comme un espace stratifié délimité (plein d'adjectif en é) pour pouvoir repérer les structures qui existent, ce qui nous conduira à décrire comprendre et expliquer les différents domaines qui relèvent de la stratification et la différenciation sociale et donc des inégalités sociales ; une différence n'est pas forcément une inégalité ; la question de l'inégalité n'est pas dissociable de la croyance en a légitimité d'un bien, d'un savoir, ou d'une pratique, d'un certain degré de désirabilité collectivement entretenu à l'égard de ce bien/savoir/pratique. Ce degré de désirabilité dépend de la manière dont la société s'est sociabilisée, non pas de préférences individuelles. Pour les inégalités, on a affaire à une inégalité d'accès à une série de ressources, de savoirs, d'institutions ou de services qui sont collectivement définis comme désirable. Ces indices de légitimités ne sont pas subjectifs mais renvoient à des pouvoirs et des gains réels du point de vue de la vie humaine.

Un des objectif du cours va donc de s'intéresser à la définition collective e la valeur de ces BSS (biens services savoirs) qui structure tout ça. On va aussi s'intéresser à la construction des moyens de description et de mesure de ces inégalités, comme par exemple à la définition de la nomenclature des CSP, tout comme les transformations des définitions collectives des substrats de ces inégalités.

Tout ça existe de manière objective dans les construction de la société mais aussi de manière subjective avec la façon dont ça s'inscrit dans les corps ou dans les tête, même si la subjectivité dont on parle est une subjectivité socialement située et qui n'est pas dénuée d'un concept. Les structures objectives et subjectives ont en sociologie un rapport dialectique.

La question de la reproduction des inégalités va aussi nous intéresser, comment les inégalités sont maintenues et légitimées.

Enfin, il y aura un objectif de découvrir des sociologues et leurs modes de fonctionnement, et le raisonnement sociologiques.

## **PLAN DU COURS DE SOCIOLOGIE (2020)**

Trois thématiques : l'espace social, les classes sociales, et la mobilité sociale

### **THEME I : Espace social**

Chapitre 1 : représenter/se représenter l'espace social (des espaces sociaux)

Chapitre 2 : L'espace social comme espace de socialisation et de domination

### **THEME II : Les classes sociales**

Chapitre 1 : Qui a fait disparaître les classes sociales en France (et est-ce que ça a marché ? )

?

Chapitre 2 : Les conséquences (différenciées) sur la représentation de la société

### **THEME III : La mobilité sociale**

Chapitre 1 : La mobilité sociale : mesure et effets

Chapitre 2 : Les effets « biographiques » de la mobilité

plan en gros, affiné au fur et à mesure

Ouvrage de référence : Précis de sociologie, Philippe Riutort, 2014, PUF, coll Major, 670p.

## THEME I : L'ESPACE SOCIAL

### CHAPITRE 1 : Représenter/Se représenter l'espace social (des espaces sociaux)

#### I. COMMENT NOS VISUALISATIONS SONT SOCIALISEES

Il faut questionner l'espace social, d'abord en repartant des représentations, des visualisations, ici des dessins qu'on a fait la veille.

Ces visualisations sont **socialisées** : elles sont dépendantes des savoirs scolaires ou théoriques de sociologie → 2/3 des représentations des étudiants s'inspirent de pyramides/toupies/schémas connus et étudiés (→ différence entre ceux qui ont fait ES vs les autres filières vs les gens qui n'ont pas de savoirs scolaires).

Ces représentations en forme de pyramides/toupies/capitaux reposent sur des théories qui peuvent être politiques etc. Ces représentations montrent aussi des effets de théories : l'existence d'un effet des théories philosophiques sur la société et les représentations qu'on s'en fait. Par exemple, ici, la nomenclature des catégories socio-professionnelles. Ces visualisations ne sont pas neutres, au sens où elles intègrent des visions théoriques et potentiellement des visions politiques.

*Ex : la pyramide renvoie à la théorie de la lutte des classes de Marx, qui porte cette idée d'inégalité, avec cette idée d'une pointe privilégiée peu nombreuse et d'une base indistincte et nombreuse. MAIS, elle peut être plus neutre et simplement renvoyer à une hiérarchie fondée sur une dimension salariale, avec l'idée qu'à côté de ce groupe des salariés on trouve des homologues et des proximités sociales avec d'autres groupes → division ternaire entre les trois ordres.*

Il existe aussi des représentations en toupie (toupie de Mendras) qui visent à montrer la moyennisation de la France durant les Trente Glorieuses → vision anti-marxiste ou qui montre au moins le déclin ou le recul des sciences sociales en France, avec non plus une lutte des classes entre ceux qui possèdent les moyens de production et ceux qui ont des moyens de travail qu'ils peuvent vendre (distinction dans leur position dans le processus de production). La visualisation de la toupie proclame ou porte en elle cette idée de dissolution d'une classe populaire et également d'une classe bourgeoise dans une grande « galaxie » centrale, avec cette idée qu'il y a une moyennisation de la société française autour de la constitution d'une classe moyenne toujours grandissante. Mendras est bcp influencé par Zimmel et son ouvrage Sociologie et Épistémologiste, qui dit que la classe moyenne n'est pas un intermédiaire entre la classe populaire et la bourgeoisie, mais une classe où la lutte est destinée à se dissoudre puisque les autres classes y entrent en interaction et s'y hybrident et s'y dissolvent → dans la toupie on a une petite élite et encore une plus petite (dans le sens plus fine) représentation de la classe supérieure. Cette représentation passe aussi par deux « constellations », la constellation populaire et la constellation centrale.

Il existe une dernière représentation des mondes sociaux qui se base sur les positions des catégories sociales selon le niveau des capitaux, qui est en fait une simplification de la représentation de la théorie de P. BOURDIEU (Les Héritiers, La Reproduction).

La place dans la société est donc aussi dépendante du capital culturel, surtout depuis que de plus en plus l'école est plus reconnue. Le capital économique ne suffit plus à mesurer la position des catégories sociales.

CAPITAL ECONOMIQUE : ensemble des revenus d'un ménage/individu

CAPITAL CULTUREL : « Trois étapes du capital culturel »

- Capital scolaire institué : diplôme (garanti par l'État)
- Capital objectivé : livres, tableaux,...
- Capital incorporé : autant de disposition à aimer l'Art, à l'apprécier, ... à avoir des

pratiques qui sont liées à ce capital incorporé → dépend beaucoup de l'environnement, de la famille etc., de l'origine sociale en général.  
(pas forcément de lien entre les trois, ils concernent domaines différents)

**2020.01.27**

Dans les années 1970, cette prise en compte de l'importance du capital culturel permet de prendre en compte l'importance de ce capital dans la mise en place de la hiérarchie, et d'un rôle qui est joué par ce capital culturel dans l'institution de classes dominantes. L'état objectivé montre bien l'importance de la famille et de l'origine sociale dans l'acquisition du capital culturel ; les élèves n'ont pas, en fonction de leur origine sociale, les mêmes dispositions face à la culture savante transmise par l'école. Les enfants des milieux favorisés héritent, sans le savoir, d'une familiarité avec la culture transmise à l'école, une proximité entre la culture familiale et la culture savante transmise à l'école. A l'inverse, les élèves issus des catégories défavorisées n'en héritent pas, ils se caractérisent entre autre par une moindre maîtrise de la langue scolaire. Selon la catégorie sociale d'origine, les élèves ne disposent pas des mêmes ressources face à l'école.

BOURDIEU distingue donc trois catégories sociales qu'il peut analyser dans leur rapport avec la culture :

- Les catégories privilégiées semblent entretenir un rapport « libre et distancié » avec cette culture, n'ont pas forcément une relation avec de la déférence, ils ont une familiarité qui désacralise la culture et leur permette de s'en imprégner.
- A l'inverse, les enfants de petits commerçants, de paysans,... vivent cette culture comme une aculturation : il faut se distinguer de la culture d'origine pour pouvoir s'imprégner de elle transmise par l'école.
- Les classes moyennes se distinguent de ces classes populaires en se caractérisant par une *bonne volonté culturelle*, parce que la culture est vue comme un possible moyen d'ascension sociale ; on a plutôt une adhésion aux valeurs scolaires qui permettraient potentiellement l'ascension sociale. Cependant, l'acquisition de la culture fait est plus laborieuse que pour les catégories plus favorisées.

BOURDIEU souligne ici le fait que l'école ne prend pas en compte ces différentes classes sociales, et labellise cette capacité ou non à acquérir la culture scolaire comme un don ou non à avoir.

Pour en revenir au graphique, ce qui y est aussi intéressant, c'est qu'il permet aussi de montrer que l'espace social est un espace multi-dimensionnel, comme un entrecroisement de hiérarchies multiples, qui peuvent être en concurrence et ceux de plus en plus, entre ceux qui ont du capital économique et ceux dont la position repose avant tout sur le capital culturel. Plutôt que de penser l'élite comme indifférenciée, on voit ici avec cette structure la distance et la séparation qu'il peut y avoir entre des enseignants du supérieur et les patrons du commerce.

(attention cependant le tableau est daté, on conserve la structuration mais les choses ce sont un peu transformées)

Les visualisations dépendent de dispositions différenciées, liées à l'*ethos* (caractère habituel, manière d'être d'une personne) de classe à voir l'espace social de telle ou telle manière.

ELIAS utilise aussi la notion d'*ethos* quand il distingue dans la socialisation de cour un *ethos* aristocratique basé sur le sens de l'honneur, et un *ethos* économique, des couches bourgeois et professionnel, ici guidé par le profit.

BOURDIEU s'approprie cette notion et définit l'*ethos* de classe comme le système de valeurs implicites que les gens ont intériorisé depuis l'enfance et à partir duquel il s engendrent des réponses à des problèmes extrêmement différents. Donc effectivement, ici l'*ethos* se distingue de l'éthique parce que l'éthique est un système intentionnellement cohérent de principe explicite, là où l'*ethos*

désigne un ensemble objectif systématique de dispositions à dimensions éthiques, de principe pratique, que l'on peut avoir à l'état pratique sans avoir une morale explicite ou une éthique. L'*ethos* est en effet un ensemble de principes, mais qui n'est pas forcément présent à la conscience.

En fonction de cet *ethos*, on distingue soit des groupes, soit des individus.

L'espace social peut ainsi être vu comme un espace de rapport de force, ou à l'inverse comme un espace où il n'y a pas de domination, que de la coopération.

Dans les représentations des étudiants, on a une idée que les hiérarchies sont plus ou moins justifiées. Le poids des groupes sociaux varie aussi, ainsi de la possibilité ou non de voir muer l'espace social à travers la mobilité sociale.

Ces différentes représentations sont une vue à partir d'un point dans l'espace social, donc le point de vue sur le monde social, donc les visions à la fois politiques et sociales sont liées à la position que l'on occupe dans le monde social. L'*ethos* de classe va créer différentes visions selon la scolarité, mais on est pas sûr de l'adhésion d'un élève au modèle (ce n'est pas parce qu'un élève reprend un modèle de Marx qu'il a vu en classe, qu'il adhère forcément aux idées de Marx).

Différence *habitus/ethos* : pour BOURDIEU, l'*ethos* (façon dont les structures sociales se manifestent dans les comportements) fait partie de l'*habitus*, comme l'*hexis* (façon dont les structures sociales se manifestent dans les corps).

L'*habitus*, c'est un ensemble de dispositions durables et transposables qui consiste en des catégories d'appréciations et de jugement, acquises par la socialisation qui consiste en un ensemble d'appréciations et de jugement et engendre des pratiques sociales ajustées à la position sociale. Dans l'*habitus*, il y a à la fois une **intériorisation** liée à la socialisation, qui fait que l'on incorpore de manière non-explicite l'ordre social qui est lié à la position qu'on occupe dans le monde, mais aussi un mouvement d'**extériorisation** qui se traduit en pratiques et comportements qui sont informés pratiquement par cette vision du monde incorporée. A partir de cette place, quels sont les possibles qui me sont offerts ?

## II. L'ESPACE SOCIAL COMME BOITE A OUTIL DES SOCIOLOGUES

→ Une dimension objectiviste: la sociologie de E. DURKHEIM

**DURKHEIM** : père fondateur de la sociologie en France parce qu'il a permis d'institutionnaliser la sociologie, il a permis l'institution de la sociologie en temps que science. Trois générations de rabbins derrière lui, casse la tradition et rentre à l'ENS, devient maxi-pote avec JAURES, devient agrégé de philosophie puisque la sociologie n'existe alors pas, puis devient professeur à la fac de lettres de Bordeaux, entre 1887-1902, période pendant laquelle le bougre écrit pas mal de bouquins. Occupe la chaire de la science de l'éducation après avoir été le suppléant de son prédécesseur, chaire qu'il renomme (je sais plus j'ai pas tout suivi mais je pense qu'on s'en branle un peu de la vie de DURKHEIM).

Le message de DURKHEIM, c'est que la société nous précède, avant qu'elle nous imprègne. Il instaure la sociologie comme une science empirique, qui va des choses aux idées.

La sociologie, c'est la science des faits sociaux, qui étudie des faits sociaux, qui sont irréductibles à d'autres phénomènes (biologiques, psychologiques). Les faits sociaux peuvent être définis de la manière suivante : « *manières d'agir, de penser, de sentir, qui présentent cette remarquable propriété qu'elles existent en dehors des consciences individuelles. Non seulement, ces types de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive* » → trois caractéristiques : contrainte, extériorité et inévitabilité. Les individus ne produisent pas le fait social, mais le rencontrent, hors de leur production psychique. Ça ne veut pas dire que les faits sociaux nous sont extérieurs, puisqu'on ressent les faits sociaux, cependant, les faits sociaux sont des faits objectifs → les devoirs de père, frère, monnaie... sont des contraintes, des conventions objectives qui existent au-delà de l'individu, dans une espèce de

matrice, de conscience collective des individus (qui existent au-delà de la conscience des individus).

Comment cette notion de contrainte, à laquelle il faut se soumettre, se traduit-elle ? De nombreux rappels à l'ordre sociaux (la.e vendeur.se qui te dit bonjour de manière insistante quand tu ne lui as pas dit,...) voir juridique.

Cette intériorisation se construit par la socialisation, par l'éducation (au moment de l'enfance notamment). Du fait de l'intériorisation, ces contraintes ne sont pas forcément douloureuses, mais quand on les enfreint, on en souffre les conséquences en général (juridiques peut-être, mais qui peuvent aussi être aussi simple qu'une moquerie).

Si ces contraintes sont naturalisés, elles ne sont pas naturelles (voir ELIAS dans Le suicide je crois).

Les règles peuvent émaner de groupes sociaux, de groupes religieux, de groupes que DURKHEIM appelle groupes partiels, mais il ne faut pas oublier que notre entourage nous socialise, comme nous le socialisons. Les obligations sociales, comme les sanctions, peuvent être différentes en fonction des groupes sociaux. De plus, elles peuvent dépendre des milieux sociaux.

Les faits sociaux ont des causes sociales (pas biologiques, psychologiques,...), et les sciences sociales se doivent alors d'avoir une dimension explicative.

*Exemple du suicide, chez DURKHEIM* : [tw suicide du coup] le suicide est considéré comme un fait psychologique ; le coup de force est de prendre un fait qui à l'époque s'explique de manière psychologique et l'expliquer de manière sociale. DURKHEIM commence son étude par la construction de l'objet étudié.

D'abord, l'objet qu'il étudie, c'est les taux de suicide, pas LE suicide. Pour travailler sur les taux de suicide, il faut définir sociologiquement le suicide. Mis en place d'une définition préalable (qui ici sépare du meurtre et des morts auto-infligée mais par accident ou sans avoir le but de se tuer en gros).

DURKHEIM dégage des régularités statistiques → si le suicide était un acte individuel, il n'y aurait pas cette régularité. Ces taux de suicides sont très différents d'une société à l'autre. → Chaque société a, à un moment ou un autre de son histoire, une aptitude définie par le suicide. **20200128** (*Bite challenge -Louis Diedrich*) Il y a d'autres facteurs qui sont beaucoup plus explicatifs, notamment la religion, la situation familiale, le sexe, le lieu de résidence (ville ou campagne) → DURKHEIM montre qu'il y a des corrélations (variations concomitantes) entre ces variables et le taux de suicide → on a plus tendance à se suicider si on est vieux/célibataire/... Ces caractéristiques sociales semblent être de faibles corrélations, et DURKHEIM propose une explication liée à la société elle-même.

Pour DURKHEIM, le suicide rend visible des différences d'intégrations sociales. Ce qui fait le cœur de la thèse paru en 1893 de la Division du Travail Social, c'est toute une série de dérèglements sociaux, résultats des affaiblissements des liens sociaux (à l'époque affaire Dreyfus/grèves ouvrières,...). Cette division du travail conduit aussi à une spécialisation des compétences sociales, avec l'idée que la division du travail transforme la solidarité et les liens sociaux : différences entre les sociétés traditionnelles et les sociétés modernes avec respectivement des formes de solidarités mécaniques et organiques. Dans les sociétés traditionnelles, on trouve une relative indifférenciation entre les individus qui se ressemblent et des institutions qui elles-mêmes sont relativement peu nombreuses → le lien social est formé sur la ressemblance, la solidarité entre les individus est le produit de cette ressemblance entre les individus et du caractère collectif des consciences, ou en tout cas de la proximité entre les consciences collectives et individuelles. En revanche, les sociétés modernes se caractérisent par une division du travail beaucoup plus forte, plus poussée avec des activités sociales qui sont multiples, différenciées et qui du coup ne peuvent reposer que sur la complémentarité des individus. La solidarité naît de la dépendance accrue que cette division du travail entraîne, dans la mesure où la spécialisation des activités conduit à n'investir qu'une seule tâche (par exemple, dans les sociétés modernes, les individus confectionnent rarement leurs habits, vêtements,... et se remettent à d'autres pour le faire. Cet état de la division du

travail a des effets sur l'intégration sociale, et renforce l'individualisme et dilue les liens qui rattachaient les individus à leurs communautés. DURKHEIM cherche donc à réfléchir à la façon dont la société peut recréer elle-même ses liens de solidarités, raison pour laquelle dans le domaine professionnel, il va se positionner pour les corporations, qui intègrent les individus dans des communautés de travail. De la même manière, il porte une attention particulière à l'école et à la socialisation des jeunes citoyens (l'école comme outil de socialisation intégratrice à la société globale).

L'état de la division sociale du travail génère des attentes et des aspirations plus importantes que dans les états moins différenciés, lesquelles rencontrent des cadres qui sont plus ou moins ajustés à ces cadres sociaux. Un État de division du travail requiert des formes de régulations qui sont appropriées. Un État de division du travail plus spécialisé requiert des formes d'héritages, ou des règles concernant l'héritage différentes, là où par exemple dans les sociétés traditionnelles, c'est l'aîné qui hérite de tout. La régulation sociale (contrat/héritage/travail/... → ensemble des règles qui encadrent les différents pactes sociaux et les principes de justice) peuvent être plus ou moins ajustés à l'état de la division de travail. Et parce que cette régulation n'est pas toujours ajustée, cela peut conduire à des dérèglements sociaux, des conflits, pour lesquels DURKHEIM élabore le concept d'**anomie**, situation dans laquelle les individus se retrouvent quand les règles auxquelles ils sont confrontés s'entrechoquent les unes les autres, ne sont pas adaptées, et dans lesquels des conflits semblent naître en permanence... L'étude du suicide permet donc de mettre tout cela en lumière, de mettre en lumière les effets négatifs que produisent ces règles sur les consciences sociales, et les différentes formes de désajustements sociaux. Le suicide est un révélateur de désajustement entre des formes d'intégration et de régulation sociale et l'état de division du travail social d'une société donnée.

DURKHEIM construit 4 types de suicides :

- Le suicide égoïste : défaut d'intégration sociale, idée que l'individuation est trop forte et nuit à l'intégration sociale. → le taux de suicide est moins élevé parmi les catholiques que parmi les protestants et moins élevé chez les juifs que chez les catholiques. Ce n'est pas une question de dogmes, mais la différence que fait DURKHEIM, c'est que le protestantisme est une religion beaucoup moins intégratrice, qui permet le libre examen notamment, et pour laquelle les dogmes sont, et les rites sont moins importants et la communauté est moins présente, l'individu se trouve seul face à son dieu, on a une notion d'**individualisme religieux**, l'individu est auteur de sa croyance. D'une manière générale, la religion regroupe les gens dans des groupes sociaux avec des liens formés par des dogmes et des rites, dont la force et le nombre font reculer l'état d'égoïsme. (ptit passage sur le mariage, et turns out que DURKHEIM n'était pas un féministe yo soy déçu y choqué). Le suicide est plus présent chez les célibataires, et les veufs, c'est l'entre deux on a un gradient célibataire > veuf > marié.e.
- Le suicide altruisme : tellement intégré que la vie a peu de valeur par rapport à la conscience politique, et l'individu peut se tuer pour son groupe → les attentats suicides, ou les suicides collectifs. On retrouve ça dans les sectes, ou quelques groupes sociaux à la fin du XIX<sup>e</sup> tels que l'armée.
- Le suicide anémique : inadéquation entre les aspirations de l'individu et les moyens qui sont mis en place pour qu'ils puissent les réaliser. Par exemple, ce type de suicide augmente en temps de crise économique, quand les individus perdent leurs repères, et que leurs aspirations sont marquées par l'incertitude. DURKHEIM étudie le taux de suicide des divorcés qui est beaucoup plus répandu que les autres. Les hommes, quand ils divorcent, ne savent plus où fier leurs désirs et ça les dérègle, il n'y a plus de limites sociales. (Lolilol <3 <3 <3 j'ai senti pas le meilleur bail <333 – Louis Diedrich). On a par exemple le suicide des agriculteurs, mais qui est une des choses que DURKHEIM constate et qui n'est plus forcément vraie aujourd'hui (plus d'un siècle d'écart entre lui et nous donc bon).

- Le suicide fataliste : survient quand il y a trop de tension entre la régulation sociale et l'injonction à l'autonomie (devoir vivre seul.e mais avec des parents qui régulent tout ce que tu fais derrière par exemple (bon là du coup c'est un peu capilotracté mais tu vois ce que je veux dire)).

L'examen des taux de suicide permet de dégager des régularités, qu'on ne peut pas dégager quand on s'intéresse au suicide individuel. Les individus n'ont pas forcément conscience des caractéristiques sociales de leur acte. Aujourd'hui encore, on retrouve des corrélations entre ce qu'observe DURKHEIM et la réalité, par exemple la différence entre la ville et la campagne (même si ça s'est inversé entre DURKHEIM et nous).

Max WEBER : bon les mecs encore une fois je m'en bats les couilles, ouvrez une encyclopédie ? Oui en plus toute façon je suis pas sociologue oops (c'était une réponse de Louis ft. Paola (une collab d'anthologie)). La diapo dit ceci :

Il a fait des études de droit à Heidelberg (et de philosophie, théologie et histoire). En 1889 il obtient une thèse de l'histoire du droit sur les développements des sociétés commerciales en Italie au Moyen-Âge, avant de passer en 1891, l'équivalent d'un doctorat d'État pour devenir professeur d'université. En 1894, Weber est nommé à la chaire d'économie politique à l'Université de Fribourg où il se positionne en faveur de la réunification de l'Allemagne. 1897, dépression #relatable, il suspend toute activité intellectuelle pendant 5 ans. Il meurt en 1920 à 56 ans.

Les principaux ouvrages de Max Weber publiés en français sont :

- *Économie et société* (1922)
- *Le Savant et le Politique* (1959)
- *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* (1964)
- *Le judaïsme antique* (1970)
- *Sociologie et religions* (1996)

Max Weber et la sociologie compréhensive (il faut comprendre les significations que les individus donnent à leurs actions) : *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme suivi de Les sectes protestantes et l'esprit du capitalisme*, Paris, Pocket, « Agora », 2006.

Dans cet ouvrage, il pose que l'individualisme comme cadre axiologique de valeurs cohérentes, qui valorise la réussite individuelle, fait partie des conditions subjectives ou symboliques de possibilité du capitalisme. C'est aussi pour dire, que le capitalisme en Occident ne se développe pas que pour des raisons objectives ou matérielles (ex : structure de la propriété,...) mais aussi grâce à un système de signification et de valeurs nouvelles que WEBER appelle l'esprit naturel du capitalisme, ou son *ethos*. Donc, c'est cet *ethos* qui conduit nombres d'individus à chercher dans leur réussite matérielle le sens de leur vie ou de leur bonheur personnel. Un tel esprit pourrait à première vue sembler relativement paradoxal, il est difficile de trouver dans l'époque à laquelle il naît une justification au fait d'une conduite individuelle qui existerait pour son entreprise. Cette dite conduite de vie est alors plutôt irrationnelle du fait des traditions,... Il n'y a pas de bonnes raisons de voir se développer ce type d'esprit en l'expliquant par les formes pré-capitalistes qui précèdent son développement. Le système de valeur dans lequel WEBER recèle cet esprit est religieux : il s'agit du protestantisme et plus précisément du calvinisme. Les plus protestants du XVI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle manifestent des dispositions pour le rationalisme économique et finalement il convient de trouver les principes de ces dispositions dans les croyances religieuses. « Les manifestations pratiques de leurs buts éthiques vont devenir des forces efficaces du développement du capitalisme, même si ceci est le résultat non voulu de motifs purement religieux. » dit WEBER.

Dans le début de *L'Éthique protestante*, WEBER introduit à l'esprit du capitalisme en citant longuement un sermon de B. Franklin rédigé en 1788, qui s'appelle « *Avis à un jeune négociant* »

duquel il ressort que l'esprit du capitalisme ce n'est pas juste avoir un sens des affaires, mais c'est aussi se plier à un *ethos* pour bien se conduire dans la vie. Cet *ethos*, en gros, c'est qu'il faut gagner de l'argent, mais éviter de profiter des plaisirs de la vie. Gagner de l'argent, c'est une fin en soi, une vocation, le *Beruf* de la vocation en allemand, mais l'ascétisme de la dépense également. Gagner de l'argent c'est une fin en soi, mais l'ascétisme de la dépense aussi. Dans le sermon de FRANKLIN, on trouve toute une série de vertus (honnêteté, frugalité, ponctualité,...) c'est à dire des valeurs utiles à un homme d'honneur pour accomplir son devoir. Le type idéal de l'entrepreneur capitalisme redoute l'ostentation, les dépenses inutiles,...

D'abord, WEBER va chercher dans l'homme luthérien pour étudier la notion de *beruf* chez LUTHER, lequel désigne l'accomplissement du devoir religieux dans les affaires temporelles, l'idée que l'activité quotidienne peut avoir une signification religieuse. Pour LUTHER, l'activité que chacun existe est un ordre de Dieu, notre place nous a été assignée par Dieu. Ces devoirs deviennent la vocation. L'idée que le devoir religion s'accomplit dans un métier est caractéristique de l'esprit capitaliste, mais il manque à l'idée luthérienne l'idée d'entreprise, très importante dans le capitalisme.

Selon LUTHER, le croyant doit rester dans la place où Dieu la placé, donc la croyance n'est pas suffisant pour comprendre l'*ethos* puritain capitalisme, il se tourne donc vers le Calvinisme. Un des dogmes, c'est la prédestination, Dieu choisit arbitrairement ceux qui seront sauvés → une partie de l'humanité accédera au salut éternel, d'autres non, et rien ne sert de prier pour s'en sortir : si t'es damné, t'es damné, c'est fini. La réforme, et encore plus le calvinisme rejetait la mystique magique des sacrement, notamment ceux liés au sacrements catholique (rejet de la notion de confession, et donc un peu de culpabilité). Du coup, le protestant puritain est dans un état de solitude intérieure. Finalement, une question cruciale hante le calvinisme, c'est de savoir si on est élu ou non et comment le savoir. Hors, pour CALVIN, c'est pas possible de savoir, donc les hommes ordinaires sont angoissés et se tournent vers les pasteurs qui donnent deux type de conseils : se considérer comme un élu est un devoir (le doute est une preuve de la faiblesse de la foi) et il faut travailler sans relâche dans un métier (ce qui dissipe le doute religieux et donne, quand le travail est couronné de succès, la certitude de la grâce).

Le puritain voit dans toute sa vie l'œuvre de Dieu et le fait que si Dieu montre une opportunité de profit il le fait à dessein et l'homme se doit de remplir s dessein. L'homme à un devoir lié aux richesses qui lui ont été confiées, et auxquelles il se subordonne en régisseur, voir se subordonne en machine pour en produire d'avantage. Plus grandes sont ses possessions, plus le puritain aura le sentiment d'œuvrer à la gloire divine et de vérifier que sa réussite temporelle est le produit de la grâce divine. Par son motif religieux, le puritain est engagé, pour à la fois se sentir élu et donner cette impression aux autres, dans une activité visant à faire prospérer ces richesses, qu'il doit évidemment conserver. Cette richesse se doit de servir, vu qu'on ne peut la dépenser, à l'investir, pour obtenir plus de ressources. Dieu n'a jamais commandé d'aimer son prochain mieux que soit même, et on a aussi le devoir de s'aimer soi même. Ainsi, celui qui sait mieux que son prochain faire fructifier ses richesses n'est nullement tenu, par amour du prochain, de partager lesdites richesses. Finalement, ici, on retrouve l'idée qu'une répartition inégales des ressources correspond à un décret de la providence. Partager les richesses, ce serait agir par pécher d'orgueil, et si Dieu laisse des gens dans la pauvreté, c'est parce qu'ils ne seraient pas capable de résister aux tentations ; la pauvreté devient donc un défaut d'élections divine dont ceux qui en sont touchés sont coupables (ça va pas la tête).

Cette idée de travail sans relâche, et que le travail et le succès dans les affaires temporelles est la preuve de l'intervention divine a tellement pénétré les esprits qu'elle a mené au contrôle ininterrompu que le puritain exerce sur son état de grâce, qui se traduit par des tableaux, des journaux, une consignation de plus en plus rationnelle de l'activité économique et ses succès, qui sont autant de progrès ers le chemin de la grâce.



Dans le Calvinisme, dit WEBER, se trouve une motivation psychologique qui est indispensable à une systématisation de la conduite et qui est nécessaire à une rationalisation méthodique de l'existence. Et donc l'évaluation religieuse du travail sans relâche a été pour WEBER le facteur le plus puissant de l'esprit du capitalisme, puisque d'une certaine manière, c'est la combinaison d'un travail voué à l'enrichissement et le frein à la consommation qui a permis la formation de capital (épargne forcée ascétique) et, en bref, l'influence de la conception puritaine de l'existence a veillé sur le berceau de l'*homo economicus* moderne.

WEBER développe ces théories quand la ferveur religieuse retombe, mais le XVII<sup>e</sup> siècle a légué à l'époque suivante une bonne conscience étonnante dans le domaine de l'acquisition de l'argent et a permis la naissance d'un ethos spécifiquement bourgeois de la besogne alors que l'individualisme religieux s'est déplacée sur le plan social et économique. WEBER en conclut que l'esprit capitaliste dans son expansion s'est affranchi de ses racines religieuses, mais que c'est bien là que l'on retrouve une base, et pas seulement dans des causes économiques et matérielles.